

18 avril 1964

Inauguration de la maison de la Culture de Bourges

Discours d'Alfred Depège, président du conseil d'administration de la maison de la Culture

Monsieur le Ministre, monsieur le Préfet, messieurs les parlementaires, mesdames, messieurs,

Un impérieux devoir s'impose – très agréable d'ailleurs – au président du conseil d'administration de la maison de la culture, celui de remercier, bien fraternellement et combien sincèrement tous ceux qui ont contribué à l'édification et à l'aménagement de cette maison : les promoteurs (maire, conseillers municipaux), les bâtisseurs (architectes, entrepreneurs) puis ceux qui en font une vivante maison (les animateurs, les administrateurs, les conseillers culturels) et enfin ceux qui se sont dépensés sans compter pour assurer l'organisation de cette mémorable journée.

Daignez me permettre, monsieur le Ministre, d'abandonner pour un temps l'exaltante mais périlleuse lutte contre les soucis matériels pour partager la joie et la fierté de toute une population, avec mes amis animateurs et administrateurs et avec les quelques 8000 adhérents qui m'ont fait l'insigne mais redoutable honneur de me désigner pour vous accueillir bien respectueusement et vous exprimer leur déférente gratitude. Joie et fierté parce que vous allez consacrer l'œuvre qu'ils ont essayé de créer avec leur foi et leur bonne volonté, en plein accord avec les idées maîtresses que vous avez vous-même et vos plus éminents collaborateurs si généreusement définies.

Mais je suis saisi d'une crainte panique devant l'un des plus grands maîtres à penser et des plus grands hommes d'action de notre siècle, de ne savoir ni pouvoir exprimer ou traduire le sentiment profond de toute une cité avide du spectacle certes, mais surtout du retentissement de cette inauguration, votre présence, monsieur le Ministre, portant à elle seule témoignage d'un événement capital, national, international, le nouveau départ de la culture française.

Ceux qui ont la responsabilité de la vie de notre cité, si ardemment et si efficacement dirigée par monsieur le ministre Raymond Boisdé¹, notre député maire, ont su de longue date préparer le chemin que vous nous faites l'honneur d'ouvrir si brillamment aujourd'hui. En créant, il y a quatre ans déjà, la comédie de Bourges, que vous avez promue centre dramatique national, et qui sous l'inlassable et intelligente impulsion de Gabriel Monnet put établir le dialogue avec la population, nos édiles n'ont pas seulement voulu satisfaire matériellement les Berruyers en achevant et repensant ce palais des fêtes pour le transformer en un moderne palais de la culture, mais nous savons bien que leur souci majeur était celui de satisfaire le cœur et l'esprit. Les éléments de l'action culturelle tels que vous les avez élaborés, qui pouvaient sembler à d'aucuns n'être qu'une vue de l'esprit, sont en fait les éléments d'une véritable révolution. Nous avons voulu que la maison de la Culture de Bourges puisse s'enorgueillir d'être un des tout premiers, sinon le premier, et souhaitons-le le très efficace instrument de cette révolution. Cet engagement sans arrière pensée, sans malin calcul, sans intrigue, cet engagement, dis-je, est celui d'une cité riche de ses incomparables monuments, riche des vestiges de la magnificence d'antan, riche de son glorieux passé, mais qui veut rester le témoin de tous les temps. Elle veut donc se lancer résolument vers les réalisations qui doivent être celles de l'homme conscient de son avenir et de son devenir. Mais cet homme est conscient également de l'importance incommensurable de cet engagement. Il sent bien de toute son âme que sa tâche exaltante doit réussir, parce qu'elle doit se prolonger dans le temps, mais il sait aussi que si pour quelque raison que ce soit et surtout pour des motifs d'ordre matériel, cette maison de la Culture de Bourges devait sombrer, ce serait peut-être le glas d'une politique nationale de la culture mais aussi le malheureux présage d'une décadence certaine.

1 Robert Boisdé (1899-1981) a été secrétaire d'Etat à l'Agriculture du 2 juillet 1953 au 12 juin 1954 dans les gouvernements de Joseph Laniel. Maire de Bourges de 1959 à 1977, il en a également été le député de 1951 à 1978.

Vous avez parcouru notre maison de la Culture, monsieur le Ministre, et vous emporterez sans doute le souvenir d'un vaste immeuble polyvalent, magnifiquement aménagé, harmonieusement conçu avec ses nombreuses salles : grande salle de spectacle, salles de théâtre, d'essai et de conférence, salle de concert, discothèque, bibliothèque, salle d'exposition et tous les foyers annexes et spacieux. Nous serions comblés si, oubliant les souvenirs purement visuels, vous étiez demain profondément convaincu, non pas d'avoir pénétré dans un très riche temple de la culture, voué à la contemplation stérile, mais bien dans le haut lieu de la rencontre de l'homme avec son génie créateur. La contemplation béate et esthétique de l'œuvre fait place ici à une ardente communion. N'écriviez-vous pas, monsieur André Malraux : « l'œuvre ne maintient pas un monologue souverain mais un invincible dialogue² ». En ce lieu, le dialogue est établi, qui illustre cette image, votre image retentissante. « La culture, avez-vous encore écrit, est faite de tout ce qui permet à l'homme de maintenir, d'enrichir ou de transformer sans l'affaiblir l'image idéale de lui-même qu'il a héritée³ ». Cette transcendance est ici offerte à l'homme. Gageons qu'il sera saisir la chance de son enrichissement culturel pour son plein épanouissement. Mais que dis-je. L'homme, la femme de chez nous l'ont déjà saisi, et nous sommes heureux, monsieur le Ministre, de pouvoir vous affirmer solennellement, parce que nous en avons la conviction profonde et les preuves les plus sympathiquement évidentes, que ce ne sont plus seulement 8 000 adhérents mais bien une cité toute entière qui résolument s'engage dans la voie d'un renouveau de féconde activité culturelle. Mon propos, monsieur le Ministre, qui n'est ni d'un orateur, ni d'un penseur ou d'un écrivain, mais d'un honnête citoyen de Bourges, vous aura sans doute paru bien mièvre. Je vous prie de bien vouloir m'en excuser et j'en demande pardon à tous mes amis car je serais désolé d'avoir maladroitement mais bien involontairement trahi leur enthousiasme et leur frénésie à vivre une telle aventure.

2 La citation est extraite des *Voix du silence* : « le chef-d'œuvre ne maintient pas un monologue souverain, mais un invincible dialogue ».

3 La phrase vient de *La psychologie de l'art*.